

que par chaque exemple d'infraction ; nous voudrions préparer l'avènement de ces jours qui occupent notre pensée, non par la suppression mais par le développement de l'ordre naturel de société, — non en faisant violence aux penchants les plus impérieux et les plus vrais de notre nature, mais en obéissant strictement à leurs plus pressantes manifestations, — non en entourant l'homme de créations artificielles, d'après lesquelles la substance est certaine, le travail supérieur, et la vertu facile, faiblement inculquée et monotone, mais en faisant saillir et en cultivant ces aptitudes innées et ces énergies nobles qui peuvent vaincre et modifier les circonstances extérieures, triompher des éventualités et devenir maîtresses des résultats, — qualités dont l'usage ferait régner un paradis social, et sans lesquelles un paradis de ce genre, s'il était acquis, serait bientôt violé et perdu."

EUROPE.

Angleterre.

En devançant, lundi dernier, notre jour ordinaire de publication, à raison de la fête du lendemain, l'émission hâtive de notre feuille nous a empêché d'y insérer les importantes nouvelles apportées par le paquebot à vapeur Franklin, qui a laissé Cowes (île de Wight) le 8 mars et est arrivé à New-York le 22. La crise ministérielle en Angleterre paraissait terminée au moyen d'une reconstitution du cabinet. C'est le 4 mars, dans la chambre des communes, que lord John Russell annonça que Sa Majesté, déferant à l'avis du duc de Wellington, avait jugé à propos de rappeler au pouvoir ses anciens conseillers. Le ministère doit ainsi rester le même qu'avant sa démission.

On sait que ce dernier arrangement ministériel n'a été résolu que par suite de l'impossibilité dans laquelle s'est vu lord Stanley de former un ministère protectionniste qui eût quelque chance de surmonter les difficultés dont sa combinaison était menacée au dehors aussi bien qu'au dedans du parlement, et que, dans cette conjoncture embarrassante, la Reine avait dû prendre conseil du duc de Wellington.

Lord John Russell a proposé un ajournement au 7 mars, jour auquel le bill concernant les titres ecclésiastiques devait être remis en discussion. Il annonça en même temps plusieurs modifications à ce projet de loi ; une exposition à la chambre sur la marche qu'elle aurait à suivre relativement au budget et à d'autres matières.

La dépêche qui nous fournit ces détails ajoute qu'il est impossible que l'administration ainsi ressuscitée de lord John Russell dure longtemps, et que Sa Seigneurie ne reste en place qu'afin d'obvier à la nécessité d'un appel au pays sous la forme d'une dissolution du parlement.

Il a été question d'un nouveau budget, et l'on croyait à une coalition entre sir James Graham, lord Aberdeen et d'autres hommes d'état du parti Peel, avec le gouvernement.

La Reine était arrivée à Osborne-House (île de Wight) un moment avant le départ du Franklin.

L'Artic est arrivé le 24 à New-York apportant des nouvelles de dates intermédiaires jusqu'au 8 mars.

Le Times du 8 mars annonce que, la veille, lord John Russell avait dit quel programme le ministère entendait suivre.

Le lord maire de Dublin se présenta en grand costume à la barre de la chambre, et soumit une requête de la métropole de l'Irlande contre l'abolition de la vice-royauté (ci-devant sollicitée).

Lord John Russell donna avis de l'introduction dans la quinzaine d'un bill tendant à améliorer l'administration de la justice en Cour de Chancellerie.

Sir De Lacy Evans interpella le cabinet sur la question de savoir si les frais occasionnés par l'envoi des troupes de renfort au pays des Caffres seraient acquittés à même les fonds publics ou par le gouvernement du Cap, et si la chambre aurait l'occasion d'exprimer son opinion à cet égard.

M. M. Gibson était opposé à tout genre de législation sur des sujets religieux.

Sir R. Inglis dit qu'après ce qui avait eu lieu, il pensait que la meilleure chose à faire, était de ne faire rien. La mesure proposée était, selon lui, incomplète à l'extrême, et il pensait que le gouvernement serait forcé d'en proposer un beaucoup plus sévère.

Après quelques observations de la part de M. Gladstone et de lord Claude Hamilton, lord John Russell dit que les officiers en loi de la couronne étaient d'opinion que l'assomption récente de titres n'était pas illégale, bien que les autorités compétentes eussent pu poursuivre pour l'introduction de la Bulle, — conduite qu'il aurait regardée comme tyrannique et dangereuse. En préparant le présent bill on avait cherché et avec succès, pensait-il, à éviter toute intervention nuisible à la liberté religieuse du sujet. Il ne pouvait espérer, par aucune mesure, empêcher les prêtres Irlandais de mettre des obstacles à l'éducation du peuple, mais cela ne devait pas détourner la chambre de passer un bill assurant la suprématie de la Reine dans ses domaines.

On écrit de Rome, le 14 février, à la Gazette des Tribunaux : "J'avais espéré pouvoir me procurer et vous envoyer quelques détails sur l'enquête judiciaire qui se poursuit en ce moment relativement à l'assassinat de M. le comte Rossi. Plusieurs hommes sont sous les mains de la justice comme accusés d'avoir pris part à ce

crime ; mais comme les assassins, au nombre de quarante ou cinquante étaient liés par un serment, et qu'une mort inévitable serait le prix d'une révélation quelconque de ce crime horrible, il faudra pour arriver à la dénoncer beaucoup de tact, de patience et de temps. Un des plus gravement inculpés dans cette odieuse affaire, le nommé Felice Néri, vient de mourir dernièrement dans sa prison d'une maladie de poitrine ; quelques personnes prétendent que c'est lui-même qui, d'une main poussée par le fanatisme de l'ignorance et de la barbarie, plongea si sûrement le fer meurtrier dans le col du ministre appelé à doter l'Etat romain des libertés constitutionnelles ; on n'en a pas cependant l'assurance positive ; mais il paraît certain que c'est lui qui, le lendemain du jour de l'assassinat de M. Rossi, c'est-à-dire le 16 novembre 1848, tua d'un coup de fusil Mgr. Palma, secrétaire du Pape pour la langue latine.

"Ce prélat était à sa fenêtre, à une petite distance à gauche et au dessus de la porte latérale du palais du Quirinal, à laquelle les insurgés avaient mis le feu, et il voulait connaître les progrès d'un incendie si menaçant. Ce fut cet instant que l'assassin, monté sur le clocher de la petite église de San Carlo, qui est vis-à-vis, choisit pour le frapper.

"Ce Felice Néri est mort, dit-on, après avoir rempli ses devoirs religieux, mais sans avoir donné à la société, continuellement mécontente par ses complices, aucune indication utile ; puisse-t-il avoir satisfait à la justice divine !"

PARME. — S. A. R. Madame la duchesse de Parme (Mademoiselle), sœur de M. le comte de Chambord, vient d'accoucher d'un fils.

NAPLES. — On lit dans le Tempo de Naples : "Si nous comparons l'état financier de notre pays avec celui des autres Etats de l'Europe, nous devons nous féliciter de l'intelligence et de l'habileté des directeurs de notre trésor.

"Alors que tous les gouvernements se sont vus, par suite des derniers événements politiques, obligés de contracter des emprunts et de recourir à la création du papier-monnaie, effets funestes et inévitables des révolutions et malgré les frais énormes de tous genres qui ont pesé sur nous, notre gouvernement a su équilibrer les dépenses de l'Etat avec les recettes.

"Nous devons aussi en rendre grâce au Roi, qui, du sein même des difficultés a su inspirer les expéditions les plus utiles pour la prospérité des finances, base essentielle du bien être d'un Etat."

AUTRICHE. — Les dernières nouvelles arrivées de l'Italie ont déterminé notre gouvernement à recommander au maréchal Radetzki une surveillance plus active pour contenir les éléments révolutionnaires dont l'Italie fourmille toujours, malgré toutes les mesures prises pour les combattre et étouffer dans son genre toute révolte, dans le cas où la propagande de Londres, ayant Mazzini à sa tête, tenterait de faire ce printemps prochain une levée de boucliers en Italie, suivant son projet. La révolte doit commencer, dit-on, à Naples et en Sicile, et s'étendra de là sur toute la Péninsule. Les démagogues espèrent d'autant mieux réussir, que Florence, Rome et Livourne sont remplies de révoltés, et qu'à Turin les agitateurs prennent une attitude de plus en plus audacieuse. Ce n'est qu'après avoir mis le feu à la partie inférieure de la Péninsule que l'on appellera la Lombardie aux armes, car on sait bien que c'est la partie la plus difficile de cette folle entreprise. Le Gouvernement a résolu de renforcer l'armée d'Italie, et les troupes qui étaient parties de la Lombardie pour retourner en Bohême ont reçu l'ordre de rentrer dans leurs précédentes garnisons.

Discours de différents chefs Sauvages. Lors du traité conclu au Texas (à San Saban river Spring Creek), le 9 décembre dernier, entre les Etats-Unis et les tribus indiennes qui le voient touchant les territoires, plusieurs de ces clans sauvages, dont six encore en état de guerre les uns à l'égard des autres, s'étaient réunis dans une superbe vallée ombagée de chênes, chacun étant selon l'usage, précédé de son chef. L'assistance était extraordinairement nombreuse. L'enterrement du casse-tête, la présentation et la prise successive du calumet de paix, et les danses rondes préludèrent à la solennité des délibérations.

Les Etats-Unis y avaient pour représentant le Juge Rollins, leur Agent auprès des Indiens. Ceux-ci comprenaient plusieurs variétés de races que le journal anglais d'où nous tirons ces détails désigne sous les noms de "Camanches, Kaddas, Lipans, Touwacanas, Ouacas et Kuapas" sans compter d'autres tribus amies de la république américaine. Le Major Merrill était aussi présent avec deux escadrons de cavalerie dont il avait le commandement.

Les chefs sauvages, se faisant en cette occasion l'organe de leurs tribus respectives, firent entendre leurs réclamations. L'éloquence de ces hommes incultes est ce que fut autrefois celle de leurs pères ; elle se distingue par l'énergie, le symbolisme, la concision, la justesse et la simplicité des raisonnements. Ces discours, dit en faisant allusion à ceux des chefs Sauvages dans la réunion dont il s'agit, le Western Texan, sont supérieurs en éloquence à bien d'autres allocutions de même provenance. Ils sont un appel chaleureux à la sympathie de leurs frères blancs, et ils sont empreints de cette tristesse si propre à induire l'homme le moins réfléchi à méditer quelque peu sur le sort déplorable de cette race d'hommes pour qui le progrès de la civilisation est devenu un ange exterminateur. "Nous espérons, dit la même feuille, que le gouvernement fédéral adoptera promptement des mesures pour rassembler et fixer sur un point convenable du territoire ces tribus dispersées qui infestent la frontière Texicenne, leur répartir des ins-

truments aratoires ainsi que des moyens de subsistance, des instituteurs capables, au lieu des sommes d'argent que l'on emploie en achat de présents et pour se procurer la paix. La justice et l'humanité exigent impérieusement quelque combinaison de ce genre."

Revenons maintenant à notre sujet. Le Juge Rollins s'étant adressé aux Indiens réunis en conseil, leur fit lecture d'un projet de traité. Les chefs indiens lui répondirent tous l'un après l'autre. Le rapport dont suit une traduction reproduit presque verbatim le langage des orateurs dont le Major Merrill a recueilli les paroles. On doit au préalable, observer que le prisonnier auquel le chef appelé Buffalo Hump fait allusion dans son discours, est un jeune sauvage d'une intelligence remarquable, âgé d'environ dix-sept ans, qu'un parti d'Américains avait capturé sur le Rio Grande et que le général Brooke a remis à sa tribu. Ce prisonnier était enchanté des dons que lui avaient faits les blancs, selon ses goûts de fantaisie et témoignait de sa reconnaissance pour les bons traitements qu'il en avait reçus. Les indiens ont remis en retour une jeune allemande par eux emmenée en captivité trois mois auparavant, après qu'il l'eurent enlevée à sa famille qui résidait dans le voisinage de la frontière.

Buffalo Hump, chef des Camanches du Sud, se lève et dit : "Tous mes frères rouges présents ici sont de même, — ils avaient le cœur gros en l'écouter pour toi — mes frères rouges sont de même. Nous espérons un temps où le peuple blanc et les hommes rouges seront les mêmes hommes. Depuis que nous t'avons entendu parler nous croyons que le Père Puissant t'a donné un large cœur blanc pour ouvrir un large chemin blanc jusqu'à la demeure des hommes rouges. Nous pensons que tu as dit la vérité, et nous croyons que la paix aura lieu. Nous croyons que tu es venu pour ouvrir le grand chemin blanc de la paix. Si quelque goutte de sang y est trouvée, nous croyons que tu as pu voir de l'effacer. Mes frères rouges présents ici croient tout de même. Ils t'aiment, et ils espèrent que tu ne te lasseras pas. Je désire que tu me regardes ainsi que tout mon peuple bon, qui est ici. Nous sommes pauvres, et nous espérons que tu auras pitié de nous. L'homme blanc nous a dépouillés de nos terres. Autrement nous étions grands, mais à présent nous sommes faibles. Maintenant nous ne voyons plus les grandes eaux ; notre soleil décline et disparaît sous terre. Longtemps nous avons vécu amiablement — nous avons vécu amiablement depuis la déclaration de paix première, et nous ne nous lassons pas. Je ne laisserai rien de mauvais entrer dans mon cœur. Je ne désire pas combattre — Je ne désire pas la guerre. Mes frères rouges croient tous que tu ne leur dissimules rien — que vous ne faites pas usage de deux langues — que vous dites la vérité. J'espère que bientôt vous nous ferez savoir le gargon que vous avez fait prisonnier et qui est au milieu de vous. Si nous sommes frères, vous nous le laisserez reprendre. Nous acquiesçons à tes paroles en ce que tu as dit, et je n'ai rien de plus à dire."

A QUACOSH, chef des Ouacas, tenant une baguette à la main, se lève et dit : "Maintenant, vous tous, frères blancs, vous me voyez ici, et je prends à témoin le Père Puissant que je vais dire la vérité. Je parle au grand jour et le Père Puissant, le Président, m'entend parler. Je suis allé à Washington et j'ai vu le Père Puissant ; et le père Puissant m'a dit d'être bon, de garder la paix, et, lorsqu'il m'envoie au milieu de nous un homme bon, de le croire. Tous, nous croyons que tu es bon, et nous t'écoutons parler. J'ai suivi le grand chemin blanc de la paix il y a longtemps, et je ne suis pas encore las. Je possède un petit village sur le Brazos, et quelques-uns de mes hommes sont méchants et quelquefois ils volent au préjudice de l'homme blanc. J'ai toujours fait tout ce que j'ai pu m'étant possible pour empêcher cela, quelquefois je m'attends à être tué par eux ; mais je n'ai pas peur : Je serai bon jusqu'à la fin. Je sais que mon cœur a toujours été bon envers l'homme blanc, toujours depuis longtemps que je ne l'ai vu, et je ne changerai pas. Je regarde l'homme blanc de même que nos propres gens ; ils ont le même sang, habitent la même terre, se nourrissent de la même viande boivent de la même eau, et sont nos semblables.

"Le Grand Esprit nous a fait à tous des cœurs semblables ; tous devraient être bons et les mêmes. Une partie de mes frères rouges, les Outchats, habitent au-delà de la Rivière Rouge. Quelquefois ils volent des chevaux et viennent à mon village. Cela me fait pleurer le cœur. J'essaie quelquefois de les prendre. Depuis la paix que j'ai faite en premier lieu, je l'ai trouvée la meilleure chose, et je m'efforcerai de la tenir. Pendant un temps j'ai bien combattu moi-même, mais je vis à présent dans la paix et je la crois bonne. Mes frères rouges ici sont tous déterminés à saisir les chevaux volés et à les restituer à l'homme blanc. Je ne crains pas de parler à mon peuple ; il m'écoute en ce moment ; il peut me tuer ; tu pourras être informé de ma mort, mais je n'ai pas peur ; je ne me laisserai pas. Je serai bon. J'ai entendu ton discours et il me plaît. Je n'ai rien à dire de plus."

NES-NO-CIT-LASHI, Chef des Touwacanas, prend à son tour la parole et dit : "Il y a longtemps j'ai entendu le Père Puissant faire un grand discours, — je ne l'ai pas oublié — Je ne suis point las — Mon intention est de procéder dans le chemin blanc de la paix que mon Père Puissant a tracé. Mon intention est d'empêcher les miens de commettre le vol — Mon intention est de marcher droit. Quand je me suis aperçu que quelqu'un de mon peuple avait volé des chevaux, je les ai restitués à l'homme blanc. J'ai pris ton discours et je me propose de le conserver. Quand je serai couché j'y réfléchirai afin de

m'en ressouvenir le jour d'après — je ne me laisserai jamais et j'espère que tu feras aussi de même. Si je vois quelqu'un de mes frères voler des chevaux, je ferai en sorte de les restituer. — Je me propose de marcher dans le chemin de paix. Tous mes frères rouges ici présents m'écotent, et je n'ai nulle intention de mentir. Je ne désire pas combattre — Je ne désire aucunement la guerre. — Je désire marcher dans le chemin blanc de la paix. Je suis content de voir que tous mes frères rouges et blancs ont fait la paix. Cela me rend le cœur content.

"J'espère que les officiers et les soldats seront tous placés sur le même pied de justice — qu'ils protégeront le chemin de la paix — que lorsque nous viendrons pour les voir, ils nous traiteront comme frères, et nous donneront de quoi manger — nous sommes pauvres, très pauvres — nos terres nous ont été enlevées. Je ne suis pas un petit garçon ni un vieillard, mais j'ai le cœur fort. Je n'ai pas peur de mes frères — ils peuvent me tuer, mais je ne désisterai pas. Si aucun d'eux m'a jamais entendu mentir, qu'il parle — ils entendent ma voix. J'espère que tu feras ce que tu as promis. J'acquiesce à ton discours et j'aime la paix."

Le Chef des Lipans, CHI-KI-TO, s'exprime ainsi : "Le Père Puissant m'a dit d'être bon. J'ai assisté au grand entretien, il y a longtemps, sur le Brazos, et j'en atteste le Père Puissant, le soleil, et ma mère la Lune, de ce que, depuis ce temps, j'ai été amical envers l'homme blanc. Il y a vingt-six ans que le premier homme blanc s'est montré au milieu de nous. Alors nous vivions du côté du soleil, près des grandes eaux. L'homme blanc dit qu'il venait chercher ses enfants — qu'il me donnerait son cœur et prendrait le mien, et que nous serions la même peuple. Nous avons fait ainsi, et j'interpelle maintenant la terre et le soleil, qui ne meurt jamais, de m'entendre dire que, depuis ce temps, j'ai été le même. Ensuite il vint encore d'autres hommes blancs, qui occupèrent nos terres, mais j'ai toujours procédé amicalement. L'homme blanc a tué mon peuple, et nous a enlevé nos terres, mais depuis nous avons fait la paix, et le sang est essuyé et nous sommes en amitié. Je t'ai entendu parler du "gros arbre" (l'homme blanc) et du "petit arbrisseau" (l'homme rouge), et j'espère que le petit arbrisseau fleurira sous le gros arbre. Mon cœur devient joyeux à tes paroles. J'aime la paix. — J'aime ma femme, mes enfants, et mon cheval. Lorsque je me couche, j'aime à me coucher en paix.

"Tous mes frères rouges sont de même, et nous éprouvons tous du contentement, de ce que tu nous as annoncé le grand chemin blanc de la paix. Je suis résolu de marcher dans ce chemin. Quelques-uns de mes frères rouges pourraient s'en écarter, mais j'espère que non. Tu parles d'une ligne par laquelle nous pourrions reconnaître nos terres. J'espère que tu ne l'oublieras pas, et que nous serons amis. J'ai enterré le tomahawk bien avant dans la terre, et j'espère que l'herbe poussera dessus. Quelques-uns des tribus peuvent le reprendre, mais j'espère de jamais le revoir encore. Quelques-uns de mes frères du Nord peuvent voler, et je ne sais qu'y faire, mais je viendrai t'en prévenir. J'espère que tu ne blâmeras pas mon peuple pour cela. J'espère que tu nous laisseras vivre en ce pays — c'est notre chez-nous — J'y ai vécu depuis le temps où j'étais petit garçon, et les tombes de mes aïeux sont ici."

JOHN CADDO, sous-chef des Kaddowas, prononce le discours suivant : "Le premier Chef est absent, et j'ai peu de chose à dire. Au grand conseil dont tu parles, il sera présent, et te parlera. Lorsque tu parles du "gros arbre" et du "petit arbrisseau", nous sentons au fond de nos cœurs que tout ce que tu dis est vrai. Mon peuple est tout-à-fait pour l'amitié et il aime la paix. Nous espérons avoir protection de la part du "gros arbre." Tu vois que nous sommes pauvres et affamés souvent. Le buffle et l'antilope ont presque disparu de nos prairies, et le cerf de nos montagnes, et nous demeurons seuls. J'espère que tu auras pitié de nous."

Nous ne manquerons pas de publier dans le prochain numéro l'intéressante lettre de "Un Libéral."

Nous répondrons mardi prochain aux provocations du Montreal Witness du 24 courant.

ANNONCES.

LES Messieurs du Clergé et autres trouveront chez les Soussignés en outre de leur bel assortiment de statues d'église de toutes grandeurs, un magnifique Crucifix mesurant 6 pieds et demi des mains aux pieds, ainsi qu'un Christ mort ou Saïre de 5 pieds 2 pouces de long, pour Calvaire. Prix très modérés. C. CATTELLI et Co. Rue Notre Dame, près la rue Boiscours. Montréal, 18 mars 1851.

HOTEL RICHARD.

CETTE maison, déjà connue du public sous le nom de Pension Prince, est sise à l'extrémité supérieure de la Place Jacques-Cartier (ancien Marché-Neuf), au No. 7. Les familles et les personnes voyageant pour leur santé y trouveront en tout temps des chambres convenablement meublées, la tranquillité, et toutes les attentions désirables. L'établissement a vue sur le fleuve et réunit à la beauté du site les avantages de la centralité, du voisinage du port et des débarcadères des chemins de fer. Prix égaux à ceux des hôtels où il y a table d'hôte.